

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.
DIMANCHE, 15 DÉCEMBRE.

Suite et fin.

- Que fait cependant l'Eglise? L'Eglise semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique; Bourdaloue ne parle plus en présence des Rois; Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute: aucune voix puissante ne répond au gémissement du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour. Les trônes se mêlent à leurs conjurations. Catherine II, du milieu des steppes de la Crimée, au sortir d'une conquête sur la mer ou sur la solitude, écrit des billets tendres à ces géants du moment; Frédéric II leur donne une poignée de main entre deux victoires; Joseph II vient les visiter, il dépose la majesté du saint empire romain au seuil de leurs académies. Qu'en dites-vous? Que dites-vous du silence de Dieu? Qu'est-ce qu'il fait? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute; attendez: une heure, deux heures, trois heures.... demain matin, ils enterreront le Christ. Ah! ils lui feront de belles funérailles; ils ont préparé une procession magnifique; les cathédrales en seront, elles se mettront en route et s'en iront deux à deux, comme les fleuves qui vont à l'Océan pour disparaître avec un dernier bruit. Qu'en dites-vous encore une fois? Messieurs. C'est vrai, Dieu se taisait, il se faisait petit. Il avait tout ôté à son Eglise, tout, excepté lui; tout, excepté le triomphe de l'erreur contre l'erreur même. Jamais Dieu, jusque là, n'avait laissé à l'erreur son développement total; il lui avait toujours rompu la gorge au moment ou l'autre, avant qu'elle fut reine. Cette fois, il laissait faire jusqu'au bout. Attendons à notre tour, et avant même la fin, regardons dans les mœurs quels étaient les effets du triomphe de la raison pure.

Que faisait dans le monde la chasteté, cette vierge évoquée du tombeau par la doctrine catholique? Qu'y faisait-elle? Voici le palais des rois très chrétiens: dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles, et s'y trouvait à l'aise. Des femmes enlevées aux dernières bouches du monde jouaient avec la couronne de France, des descendants des croisés peuplaient de leur adulation des antichambres déshonorées, et baisaient, en passant, la robe régnante d'une courtisane, rapportant du trône dans leurs maisons les vices qu'ils avaient adorés, le mépris des saintes lois du mariage, l'imitation des saturnales de Rome, assaisonnées d'une impiété que les familiers de Néron n'avaient pas connue.

Au lieu du soc et de l'épée, une jeunesse immonde ne savait plus manier que le sarcasme contre Dieu et l'impudeur contre l'homme. Au dessous d'elle se traînait la bourgeoisie, plus ou moins imitatrice de cette royale corruption, et lançait ses fils perdus par derrière, comme on voit derrière les puissants rois de la solitude, les lions et leurs pareils, des animaux plus petits et plus vils qui les suivent pour lécher leur part du sang répandu.

Un jour enfin, le jour de Dieu se leva. Le vieux peuple franc s'émut de tant d'ignominie; il étendit sa droite; il secoua cette société tombée dans l'apostasie de la vertu et la jeta par terre d'un coup, à l'étonnement puéril de tous ces rois qui avaient flatté la raison pure! L'échafaud succéda au trône, moissonnant avec indifférence tout ce qu'on lui apportait, rois, reines, vieillards, enfants, jeunes filles, prêtres, philosophes, innocents et coupables, tous enveloppés dans la solidarité de leur siècle et dans son triomphe sur Jésus-Christ. Une dernière scène acheva les représailles de Dieu. La raison pure voulut célébrer ses noces, car elle n'avait célébré sur l'échafaud que ses fiançailles; elle voulut aller plus loin et pousser jusqu'à ses noces. Les portes de cette métropole s'ouvrirent par ses ordres tout-puissants; une foule innombrable inonda le parvis, menant au maître-autel la divinité qu'on lui avait préparée pendant soixante ans. En dirai-je le nom? L'antiquité avait eu des images qui exposaient la dépravation au culte des peuples; ici c'était la réalité, le marbre vivant d'une chair publique. Je me tais, Messieurs, je laisse ce grand peuple adorer la divinité dernière du monde, et célébrer sans mystères les noces immortelles de la raison pure.

Fondation, réformation, transformation; Mahomet, Luther et Voltaire, tout avait abouti au même résultat, au renversement plus ou moins complet de la chasteté. Quiconque a touché à la doctrine catholique, quels qu'aient été ses vœux et ses intentions, a touché par cela même à l'arche sacrée de la vertu. Je n'en veux pas d'autres preuves, pour terminer, que votre expérience personnelle. Je vous adjure tous, Messieurs le poison du mal ne

s'est-il pas glissé en vous avec le poison de l'incrédulité? L'apparition de ce double phénomène n'est-elle pas contemporaine dans l'histoire de votre âme? Le rationalisme vous a-t-il jamais servi contre vos passions? N'en a-t-il pas été l'excuse et le flatteur? C'est la doctrine catholique qui vous avait fait pur; c'est son abandon qui a signalé votre chute; et toutes les fois que, touché de votre état, vous aspirez vers un jour plus pur, je vous le demande encore et je vous adjure de nouveau, à qui s'adressent votre espérance et votre recours? Vous tournez les yeux vers les tabernacles où vous avez laissé des souvenirs de paix et d'honneur; vous retournez à la doctrine catholique, à ses prêtres, à ses religieux, à sa confession, à sa table sainte, à tous ses mystères dont vous avez éprouvé l'efficacité. Je n'en veux pas davantage; je confie à votre cœur cette dernière observation, et je me hâte vers les conclusions de ma thèse.

La doctrine catholique produit seule dans l'âme, à l'exclusion de toute autre doctrine, le phénomène complet de la chasteté. Et la chasteté n'est pas une vertu mystique, une vertu de cloître et d'initiés; c'est une vertu morale et sociale, une vertu nécessaire à la vie du genre humain. Sans elle, la vie se flétrit dans ses sources, la beauté s'efface du visage, la bonté se retire du cœur, les familles s'épuisent et disparaissent, les nations perdent graduellement leur principe de résistance et d'expansion, le respect de la hiérarchie s'éteint dans les scandales; tous les maux enfin entrent par cette porte, toutes les servitudes et toutes les ruines y ont passé. C'est leur grande voie. Mais je veux vous montrer encore, quoique brièvement, la nécessité de cette vertu sous un autre point de vue, et vous ne vous étonnerez pas de mon insistance, puisque mes conclusions doivent reposer sur ces deux points, que la chasteté est une vertu nécessaire, et cependant une vertu réservée par Dieu à l'action de la doctrine catholique.

Il est, Messieurs, dans l'économie politique ou sociale, une question première, celle du développement régulier de la population. Je ne la veux point traiter à fond, et je n'en ai pas besoin. Je vous rappellerai seulement que les ressources de la nature, dans leur développement le plus ingénieux par l'art et le travail, ne sont pas en proportion avec l'accroissement de la population abandonnée à ses seuls instincts. L'Écriture nous dit qu'une des malédictions de Dieu sur l'homme, après sa chute, fut celle-ci: *Je multiplierai tes enfantements*; et la réalité nous prouve qu'en effet il existe sous ce rapport un défaut d'équilibre qui a besoin d'être corrigé. La servitude et la guerre de dévastation y pourvoyaient chez les anciens; la doctrine catholique y avait pourvu en inspirant aux familles l'estime, le respect et la pratique de la chasteté. Elle avait réussi sans doute, puisque les économistes du dernier siècle lui reprochaient de maintenir la population dans un niveau destructeur de son vrai développement, et que c'était là l'une des armes avec lesquelles on sapait l'existence des nombreuses communautés vouées au célibat. Aujourd'hui, Messieurs, cette arme s'est retournée contre ses auteurs. Le flot croissant de la population, de la concurrence et de la misère, avertit assez les hommes sérieux d'une difficulté sociale, difficulté accrue par les bienfaits mêmes de la civilisation. La paix s'assied chaque jour dans le monde; elle tend, comme le prophète Isaïe l'annonçait longtemps d'avance, à devenir encore plus stable et plus générale. En même temps la salubrité publique fait des progrès; une administration plus savante écarte de nous non-seulement la peste et la famine, mais ces influences sourdes qui minent lentement la santé des nations. Tout concourt à augmenter la durée moyenne de la vie des hommes, et déjà, en cinquante ans, malgré de longues guerres, la France a vu sa population suivre avec rapidité ce mouvement ascendant. La division des propriétés en est une autre cause sensible; en portant l'aisance et la sécurité à un plus grand nombre, elle les pousse à une plus confinante paternité. Je me borne à ce coup d'œil général, et je me demande où sera le remède d'un excès qui semble prévu de tous. Il en est un déjà trop connu, trop pratiqué, qui, par peur de la vie, s'attaque dans sa source, et substitue à la chasteté un remède qui satisfait l'égoïsme et n'épouvante que la vertu. Mais nous ne pouvons pas compter le crime parmi les moyens de résoudre logiquement et moralement les problèmes de l'humanité.

Ailleurs on croit entrevoir le désir de mettre des conditions à la liberté du mariage, et d'en rendre le sanctuaire moins accessible au pauvre. Mais le pauvre! qui a plus besoin que lui du secours et des affections de la famille! Il est seul au monde; il n'a rien pour les sens et la vanité; il habite un trou humide et misérable, où l'amour pourtant peut encore pénétrer, parce qu'il pénètre partout. Quand il a froid, il prend ses enfants sur ses genoux, il sent